



# Autour de Maurice des Ombiaux

COMMUNICATION DE ROGER FOULON

À LA SÉANCE MENSUELLE DU 13 JANVIER 2007

Voici quelques mois, notre confrère Jean-Baptiste Baronian nous a proposé une communication passionnante consacrée à Baudelaire et à l'Académie. Il a notamment évoqué ses tentatives entreprises plusieurs fois, mais en vain, pour entrer à l'Académie française.

Je sais que comparaison n'est pas raison, mais ces échecs de Baudelaire peuvent être mis en parallèle avec les rêves d'un écrivain d'ici, Maurice des Ombiaux qui, non pas personnellement, mais à l'initiative de quelques amis avait espéré son élection au sein de notre Compagnie. C'est pourquoi je crois intéressant d'évoquer les différentes facettes de la vie et de l'œuvre de cet écrivain, certes mineur, qui a quand même laissé bien des traces dans la littérature de notre pays et qui continue, en divers lieux, à susciter intérêt et souvenir.

Des traces de ces échecs successifs de des Ombiaux, au sujet de son admission sont assez révélatrices. Je n'en veux pour preuve que les propos tenus par Robert Goffin lors de la séance académique inaugurant la décade desombiale organisée à Thuin, en 1968, à l'occasion de la célébration du centième anniversaire de la naissance de l'écrivain. Cette citation est assez longue, elle vaut la peine, je crois, d'être évoquée. En voici l'essentiel : «Maurice Maeterlinck, désigné par le Roi, en 1920, en qualité de membre de l'Académie, fit toucher, après son élection, des confrères pour que Maurice des Ombiaux fût élu à Bruxelles. Voici, selon des Ombiaux lui-même, pourquoi il ne fut pas choisi. Cela me fut confirmé, dit Goffin, par Maeterlinck que je rencontrais trois ou quatre fois par semaine, en Amérique, pendant la guerre. Très tôt, le Thudinien des Ombiaux avait acquis la réputation de connaisseur en plaisirs solides et liquides de la table. Et cet univers de la

gastronomie constituait souvent le sujet recherché de sa littérature. Un jour qu'il était à Bruxelles, George Garnir, élu à l'Académie en 1926, avait invité des Ombiaux à un repas de qualité à la rue du Cadran où le journaliste humoriste habitait. Le facétieux mousquetaire du *Pourquoi Pas?* s'était plu à jouer un tour à son confrère wallon. Il avait dissimulé du «gros-bleu qui tache» acheté chez l'épicier du coin, dans une bouteille poussiéreuse à l'étiquette suggestive de Savigny d'une grande année. Des Ombiaux qui voulait se montrer affable ou qui avait abusé d'apéritifs, questionné sur la qualité de ce qu'on lui offrait, déclara qu'il décelait le goût rose des vins de Savigny et que, comme il était gravé dans la pierre du château de cette localité de Bourgogne : "Les vins de Savigny sont des vins nourrissants, théologiques et morbifuges." Garnir, Souguenet et Dumont-Wilden qui étaient de la partie, se moquèrent abondamment du prétendu savant es choses gourmandes. Des entrefilets venimeux se gaussèrent tellement de des Ombiaux qu'une grande irritation opposa les amis qui devinrent sans tarder des ennemis jurés. Les trois mousquetaires du *Pourquoi Pas?* firent une campagne active et vigilante auprès de leurs confrères de l'Académie, si bien que des Ombiaux ne fut pas élu. Maeterlinck, conclut Goffin, me confirma cette thèse et fut si furieux de ce qu'il appelait une manœuvre, qu'il refusa dès lors tout contact avec l'Académie.» Mais cette histoire est-elle vraie? Moins anecdotique et plus vraisemblable est ce que dévoile Paul Prist dans son ouvrage consacré à des Ombiaux : «Deux fois, écrit Prist, journaliste et critique qui vivait à Paris et avait pignon sur rue, je menai campagne en faveur de l'élection de des Ombiaux à l'Académie. Je publiai une série d'articles dans *l'Indépendance belge*, *La Gazette de Charleroi*, *La Flandre libérale*. J'avais eu la joie de rallier à cette cause une imposante majorité de journaux et revues wallons. L'essai fut infructueux. C'était en 1938. Maurice Maeterlinck m'avait dit : Tout ce que vous ferez, je le ratifie d'avance, vous pouvez parler en mon nom. Mais des intrigues se nouèrent dans la coulisse. Hélas, trop de rancunes fermentaient encore.»

Il est vrai qu'au début de sa carrière, des Ombiaux fut un inlassable bretteur. À la fin du dix-neuvième siècle, il est mêlé de très près à la vie littéraire. Il a notamment rejoint les rangs de *La Jeune Belgique*. Son caractère irascible l'entraîne vers des querelles assez futiles. Il distille son fiel dans des lettres qu'il adresse à Jules Destrée, son ami. Il lui conte notamment les cancans de *La Jeune Belgique* et

ses polémiques avec Valère Gille. «Un véritable récital d'injures, de jugements hâtifs, de mots d'esprit, de caricatures, un régal pour les gourmets qui apprécient les morceaux épicés», note Jean-M. Horemans, dans son essai consacré à des Ombiaux. Celui-ci clame, à qui veut l'entendre : «Nous ne saurons jamais taper assez sur les bourgeois» ou bien «Toutes mes conversations avec les gens qui m'entourent pourraient se résumer dans le mot de Cambronne». Aucune surprise donc, note encore Horemans, quand, en 1894, Giraud écrit à Gilkin, «Le Desombiaux commence à m'exaspérer, il est de plus en plus encombrant et d'une grossièreté croissante». Rien de surprenant donc, qu'un an plus tard, la rupture avec *La Jeune Belgique* soit consommée. Avec Eekhoud, Demolder et Delattre, il fonde *Le Coq rouge* où il signe des textes en usant de divers pseudonymes.

À l'époque, il inonde de ses écrits la plupart des revues qui se créent en grand nombre, mais n'ont jamais qu'une vie éphémère. Ainsi, trouve-t-on son nom aux sommaires de *L'Artiste*, *La Wallonie*, *Le Magasin littéraire et scientifique*, *L'Art Moderne*, *La Société nouvelle*, *Le Réveil*, *La Libre critique*, *L'Art jeune*, *Durendal*, *La Lutte*, *Le Jeune effort*, *L'Idée libre*, *La Verveine*, *La Revue moderne*, beaucoup d'autres encore.

Pourtant, durant les dernières décennies du dix-neuvième siècle, le jeune et bouillant auteur n'a guère publié. Sa bibliographie ne compte que deux minces recueils de vers, *Chants des jours lointains*, paru en 1888, *La Ronde des trouvères* (1893) et deux volumes de prose, *Vers l'espoir*, paru en 1891 et *Larmes en fleurs* (1896) ainsi qu'une pièce en trois actes *Les Amants de Taillemark*, datant de 1892. Ce drame inspiré par «le conflit intérieur d'un adolescent qui se cherche» ne sera jamais joué. Ces œuvres sont alors signées du nom de Desombiaux ou des Ombiaux. L'auteur aime d'ailleurs s'enorgueillir d'une généalogie assez fantaisiste. Ce n'est qu'en 1936, qu'un jugement du Tribunal de Dinant substituera au patronyme Desombiaux, celui de des Ombiaux qui l'avait rendu célèbre.

Quelques mots de biographie relative à notre auteur. Il est né à Beauraing, le 16 mars 1868. Sa mère, originaire de cette localité a souhaité, comme le veut alors la coutume, accoucher chez ses parents. Quant à la branche paternelle, elle est originaire de Ragnies, un village de la Thudinie. Le père, François Desombiaux, est fonctionnaire dans l'Enregistrement où il exerce les fonctions de receveur à

Beuraing, Péruwelz, Fontaine-l'Évêque et Charleroi. Le jeune Maurice effectue une partie de ses études au Collège communal de cette dernière ville avant de devenir interne au Collège communal de Thuin. Il y achève ses humanités anciennes en 1884. Il a seize ans. Il passe toutes ses vacances à Thuin. Voici comment le décrit un de ses biographes, René Dethier : «C'est un rude gamin, aux jarrets solides, pilleur de vergers et dénicheur d'oiseaux.» Au cours de ses pérégrinations citadines, le jeune Maurice qui, à l'époque, rêve déjà de gloire littéraire, aime rencontrer les joyeux drilles du coin qui lui content les fredaines des lurons et gens du voisinage.

Mais il faut bien vivre. Selon les souhaits de son père, le jeune homme entreprend, en vain, des études notariales, puis, en 1887, il a donc dix-neuf ans, il entre comme commis agréé dans l'administration de l'Enregistrement et des Domaines. Afin de s'initier au néerlandais, il séjourne deux ans à Bruges et sera ensuite muté à Arlon, Bruxelles et Contich, où il a à sa disposition chambre, cheval et voiture. Son propriétaire a deux filles. «Il faudrait que je puisse aussi m'en servir», signale le tourtereau à l'un de ses correspondants. Après avoir réussi le concours de receveur, voici des Ombiaux à Léau, Malinnes et Grimbergen.

Les finances et les tracasseries administratives n'intéressent pas le moins du monde le jeune révolté préoccupé uniquement de littérature et de vie artistique. Il côtoie tous les cercles littéraires de l'époque, collabore à beaucoup de journaux et revues et ferraille ferme. À la fin du dix-neuvième siècle, il est proche des auteurs et artistes ayant pignon sur rue : Henri de Régner, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck, Edmond Picard, André Gide, Charles Van Lerberghe, Georges Rodenbach, Félicien Rops, Georges Rency, Paul Fort, Georges Virrès, d'autres encore. Il attaque toujours avec virulence, flagorne volontiers et ne manque aucune occasion de se mêler aux différends passionnés qui opposent, en ces temps, les chapelles littéraires et artistiques. S'il lit avec passion Verlaine, Barbey d'Aurevilly et Lautréamont, il délaisse peu à peu l'esthétique symboliste lui ayant dicté ses premières œuvrettes. Il est de ceux qui, le 24 février 1896 honore Émile Verhaeren au cours d'un banquet resté célèbre. Il fréquente beaucoup l'atelier du graveur montois Auguste Danse dont la fille Louise épousera Robert Sand (qui fut, de 1902 à 1905, le premier secrétaire de l'Association des Écrivains belges) et dont l'autre fille, Marie, devint l'épouse de Jules Destrée. C'est là qu'il côtoie Élisabeth

Wesmael s'initiant à la gravure avec Danse. Elle deviendra la femme de des Ombiaux, beaucoup plus tard, en 1914.

En attendant, ses coups de gueule et de plume lui donnent une renommée qui est loin d'être de bon aloi. Sa moustache à la gauloise, son feutre, son ample cape lui donnent un aspect de matamore qui lui vaut bientôt le surnom de «mousquetaire». Cette vie de bravache fanfaron ne l'empêche cependant pas de quitter souvent la gent littéraire et de se replonger dans l'atmosphère lénifiante qu'il a connu durant son adolescence et sa jeunesse dans les différentes régions où la vie l'a mené. Il abandonne complètement le style ampoulé qui était le sien dans ses premiers poèmes. Il se tait d'ailleurs durant cinq ans et fourbit d'autres armes.

Ainsi, en 1898, paraît un premier recueil de contes intitulé *Mes Tonnelles*, publié par Georges Balat, un éditeur bruxellois. On est alors au cœur de l'affaire Dreyfus. Sans doute avec l'accord de l'auteur, Balat fait défiler dans les rues de la capitale un bataillon d'hommes-sandwiches. Sur leurs panneaux, en grand caractère, on lit : «Dreyfus revient de l'Île du Diable» et, en plus petites lettres, «pour lire *Mes Tonnelles*, de Maurice des Ombiaux». Cette publicité tapageuse ne manque pas d'attirer l'attention du grand public. Le volume remporte le succès escompté. Deux éditions voient rapidement le jour. Cette œuvre, amoureusement polie contient, en puissance, toute la production future de l'écrivain. En outre, elle fixe les bornes précises du paysage du conteur : ferveur et simplicité, lyrisme et légèreté, archaïsme et régionalisme, ce dernier qui tendra souvent, en vain, vers l'universel.

Cette œuvre comprend huit contes que le sous-titre précise être «de Thudinie». D'abord *Tcheu-Tcheure*, que Constant Burniaux trouve noyé dans des descriptions trop longues, mais cependant pleines de charme, puis *Petites Notre-Dames*, un texte déjà publié en 1895 dans un guide touristique sans intérêt; d'autres encore, notamment *L'Abbé du Potie*, prélude à un volume qui paraîtra en 1906, sous le même titre, avant de prendre place dans une édition refondue et augmentée publiée en 1932 sous le titre *La Farce du Potie*. Dès ici, et dans des limites assez étroites, nourries de verve et de truculence, va se tisser la tapisserie desombiale.

L'auteur connaît un certain succès, non seulement auprès d'un public de plus en plus nombreux, mais aussi auprès d'écrivains connus qui saluent en lui un

auteur intéressant. Ainsi, en octobre 1898, Francis Jammes lui écrit au sujet de *Mes Tonnelles* : «Je ne sais rien de plus franc, de meilleur que ces contes. Ils sont pour moi comme la tombée rougeoyante des soleils de septembre à travers les vignes d'une auberge. Dans ma vie souvent douloureuse, ils ont été, ou mieux, ils seront repris souvent aux heures de tristesse.» Il y a d'autres messages venant de Camille Lemonnier, Remy de Gourmont, Jules Destrée, Henri Liebrecht, par exemple. Plus tard, après la parution d'autres contes et romans, des appréciations laudatives viendront de Paris, de Lausanne, même de Vienne d'où arrive cette missive de Stefan Zweig : «Je suis tellement forcé par la beauté et la puissance de votre livre que je doute fort d'être en état de vous décrire — hélas, en français! — mes sentiments respectueux et reconnaissants... Je me ferai un plaisir d'annoncer votre œuvre dans une revue allemande... Si possible, je tâcherai aussi d'intéresser un éditeur allemand.»

Si le monde de des Ombiaux a ses limites, il va l'exploiter avec maîtrise et, surtout, avec amour. Après le succès remporté par *Mes Tonnelles*, il continue sur sa lancée. Des romans, des contes paraissent chaque année. Jusqu'à la guerre de 1914–1918, vont ainsi voir le jour de nombreuses œuvres. D'abord *L'Histoire mirifique de saint Dodon*, une hagiographie fantaisiste, datant de 1899 et, la même année, *Jeux de cœur*, des contes, puis, deux ans plus tard, *Maison d'or*, un roman paru à Paris, chez Ollendorf. Voici encore d'autres historiettes dans *Nos Rustres* et *Têtes de houille*, puis d'autres romans qui vont asseoir la renommée de des Ombiaux. Ainsi, *Le Joyau de la mitre* quiconte les aventures de Baldine, l'amante experte du prince-évêque de Liège; *Io-lé, bec-de-lièvre*, l'histoire d'un gai luron dont les facéties et le langage désarticulé excitent la joie du voisinage et qui, délaissé par celle qu'il convoite, finit par tenter de se suicider; *Mihien d'avène*, un innocent, amoureux incompris et rebuté qui, dans un accès de jalousie, tue son rival d'un coup de couteau. D'autres romans de la même venue marquent encore cette période féconde. D'abord, en 1905, *Guidon d'Anderlecht* qui met en scène un pieux valet de ferme touché par la grâce et doté d'étranges pouvoirs, puis, deux ans plus tard, *La Petite reine blanche*, l'histoire d'un joueur de balle du pays de Charleroi et de sa fiancée Blanche Aubert. La «petite reine blanche» c'est la balle au tamis, ce qui permet au romancier de décrire les luttes homériques d'équipes qui passionnent des populations entières.

En fait, ces romans montrent les limites de des Ombiaux. Souvent, ces œuvres ne sont que des assemblages assez adroits de contes que l'auteur a naguère publiés. Jean-M. Horemans a d'ailleurs analysé cette façon de faire. «Au départ, écrit-il, il n'a pas une conception précise ni totale de son roman en gestation. Il collige des anecdotes, puis assemble le tout avec plus ou moins de bonheur. Cette manière de faire explique le manque d'unité qu'on doit souvent déplorer chez lui. Il n'évite ce reproche du papillonnement que très rarement; les exceptions ont été chaque fois des réussites. Ce procédé explique l'abondance, parfois cacographique de des Ombiaux. L'examen des manuscrits prouve qu'il avait la plume facile et ne se corrigeait que très peu. Ses manuscrits ne comportent guère de ratures et les épreuves d'imprimerie ne mentionnent souvent que des corrections typographiques. On est loin de Flaubert ou de Balzac!»

Néanmoins, il faut faire une place spéciale à un roman, le meilleur de des Ombiaux sur le plan strictement littéraire. C'est *Le Maugré*, paru pour la première fois chez Calmann-Lévy, en 1911, avec une préface de Maurice Maeterlinck. L'ouvrage sera réédité plusieurs fois, notamment en 1933, par les Éditions de Belgique, et en 1986, par les Éditions Labor, dans sa collection Espace Nord. Celle-ci, préfacée par Paul André, est accompagnée d'une «lecture» de Michel Voiturier et de lithographies d'Edmond Dubrunfaut. L'action se déroule dans le Tournaisis, au dix-neuvième siècle. Voiturier explique de la sorte le «maugré» : «C'est une forme de vengeance perpétrée par un paysan (ou des complices soudoyés par lui) qui se considère lésé dans ses droits sur un sol dont il a la charge sans en être le propriétaire. Les représailles sont obligatoirement précédées d'un avertissement sous forme de signes. La vengeance peut prendre des formes diverses allant jusqu'à l'homicide. Le tout est entouré du plus grand secret : le village ne dénoncera pas le ou les coupables. C'est qu'il existe une sorte d'accord sur le principe, fort proudhonien, qu'un cultivateur ne peut être frustré de ce qui lui appartient : le fruit de son travail.» Autour de cette idée, des Ombiaux développe un drame où s'entrecroisent des personnages fortement typés et des actes de vengeance évoquant souvent l'univers balzacien. Le récit se développe avec harmonie, sans digression. La psychologie des protagonistes se structure parfaitement et se mêle à l'action générale.

En 1930, une pièce en trois actes fut tirée de ce roman par A. Corbier. La

plaquette fut éditée par un libraire de Charleroi et préfacée par le romancier lui-même qui termine ainsi son avant-propos : «Ce drame est un drame d'amour, l'amour de la terre natale.» À noter qu'une autre œuvre romanesque de des Ombiaux, *Mihien d'avène*, fut aussi portée à la scène. Victor Reding monta la pièce au Parc, à Bruxelles. L'acteur Carpentier créa le rôle de Mihien. Ce fut un succès. Cette pièce fut ensuite reprise à Paris.

À propos du *Maugré*, voici encore l'appréciation de Maeterlinck : «Mon vieil et cher ami des Ombiaux est l'un de ceux qui ont le plus efficacement et le plus fidèlement défendu, en France, l'honneur des lettres belges. Je considère son grand roman tournaisien, *Le Maugré*, comme l'un des meilleurs romans folkloriques de ce temps et l'un des mieux écrits de notre littérature nationale.»

Mais, chez des Ombiaux, le déferlement régulier des romans va bientôt ralentir. Certes, des œuvres romanesques et des contes voient encore le jour, cependant, l'inspiration semble s'affadir. Naissent de la sorte *Une Fille de Meuse*, *Le Coq d'oussse*, *Namur la gaillarde*, *Liège qui bout*. On n'y retrouve plus guère l'alacrité du début, ni cette «vie plantureuse et sensuelle» louée par Edmond Glesener, ni ce «panthéisme lyrique, ces pages pleines de belle santé et de profonde bonté» ayant plu à Jules Destrée.

Car, bientôt, des Ombiaux semble avoir choisi une autre voie, celle de la célébration du bien boire et du bien manger. Il chante les laudes de tout ce qui agrmente l'existence. Paraissent ainsi le *Petit manuel de l'amateur de bourgogne* ainsi que le *Petit traité du Havane*. Hélas, la grande boucherie de 14-18 va arrêter cette nouvelle veine et perturber la carrière littéraire de des Ombiaux. Lui qui habitait à la rue du Lac, à Ixelles, non loin des maisons où vécurent aussi Camille Lemonnier et Robert Goffin, quitte le pays peu après l'invasion allemande. En décembre 1914, il franchit la frontière hollandaise et gagne le front belge. On l'appelle alors à Sainte Adresse, près du Havre, où il devient chef de cabinet de Monsieur de Broqueville, président du Conseil et ministre de la guerre. Il se met aussitôt au service de la propagande belge. Il effectue même un séjour clandestin en Belgique occupée et s'emploie à faire passer la frontière à de nombreux volontaires. Dès 1915, il est de retour en France où il se consacre à la rédaction d'une série de volumes de propagande. Il fonde et dirige également une revue mensuelle titrée *La Revue belge*. C'est une orientation hypernationale assez

surprenante quand on sait que notre auteur a été, dès le début du vingtième siècle, un ardent défenseur de la Wallonie et de Son art. N'est-ce pas, en effet, en 1912 que paraît son *Essai sur l'Art wallon*, qu'il organise diverses expositions artistiques en Wallonie et qu'il fonde les Amitiés françaises dans notre pays?

Cet amour pour la terre française, des Ombiaux va le concrétiser à l'heure de sa retraite, en 1921, en s'établissant à Paris, notamment au 160, boulevard Montparnasse, où il vivra jusqu'à sa mort. Dans la capitale, il compte beaucoup d'amis et d'admirateurs. Sa notoriété épicurienne et littéraire lui vaut d'être comblé de louanges et de témoignages d'admiration. C'est que, malgré la cinquantaine, des Ombiaux a gardé un dynamisme étonnant doublé d'un goût du faste et des honneurs. On le choisit comme président d'honneur des Volontaires belges de Paris, il fréquente les agapes de l'Académie gastronomique, il préside des banquets, anime des rencontres fraternelles, les déjeuners du Grand Palais, il fait partie de bien des jurys. Pourtant, cela ne l'empêche nullement de se retremper, plusieurs fois par an, dans l'ambiance de sa région natale et de continuer à écrire.

Mais ses centres d'intérêt ont quasi complètement muté. Ce sont, entre autres, des sujets historiques qui le requièrent. Dans *Le Dernier des Paladins*, il conte l'histoire de Don Juan; dans *La Dernière nuit du duc de Guise* celle de la belle Charlotte de Beaune. Il trace aussi le portrait de *Jehan Froissart*, puis évoque des tractations politiques dans *Le Carnaval de l'Europe*.

Cette mutation le ramène aussi vers des sujets épicuriens qui lui valent, en France surtout, consécration et honneurs. Il signe *L'Esthétique de la table*, fait une nouvelle fois *l'Éloge du tabac* et des fromages. Paraissent de la sorte une demi-douzaine de titres dans lesquels il magnifie les vins, les alcools et tout ce qui fait les charmes de la table. Ainsi, dans son *Amphitryon d'aujourd'hui*, il écrit : «Le vin se boit avec tous les sens, avec les yeux, avec le nez, avec la bouche qui touche et qui goûte, avec l'esprit où il chante une douce mélopée... Regardons-le de haut en bas, regardons-le à travers le cristal du verre en le faisant doucement tourner, humons-le canoniquement, portons-le à nos lèvres, imprégnons-en notre bouche et notre palais à petites gorgées et laissons le charme opérer pour que le chant radieux s'élève dans notre cerveau ravi.»

On s'en doute, cette suite ininterrompue de publications épicuriennes va valoir à des Ombiaux l'enthousiasme des milieux viticoles, surtout des

Bourguignons ainsi que de beaucoup d'œnologues qui vont fêter dignement notre auteur. Il organise d'ailleurs aussi chez lui des «parties de bourgogne» très courues. Toute la vie de des Ombiaux paraît alors tourner autour de ces rencontres qu'il double de repas délectables servis par les sommités gastronomiques de l'époque. Celles-ci, en collaboration avec le journal *Paris-Soir* décident, en 1930, de procéder, comme ce fut le cas dans le monde des poètes, où Paul Fort fut proclamé «prince des poètes», à l'élection du «prince des gastronomes». Durant des jours, les amateurs et les lecteurs sont invités à émettre un vote. Très vite, deux noms demeurent en présence, celui de des Ombiaux et celui de Curnonsky (en réalité, sous ce pseudonyme slave se cache un journaliste français Maurice Saillant). Des Ombiaux échoua de peu. Bon prince, il déclara : «Inévitable! Songez donc, un Belge sacré prince des gastronomes français!» Lors du banquet au cours duquel Curnonsky fut sacré, celui-ci le nomma vice-roi de la gastronomie, puis, quelques jours plus tard, on lui décerna le titre de «prince de la treille».

Tout cela semble bien anodin. Pourtant, en 1930, le Gouvernement belge décerne à des Ombiaux le Grand prix quinquennal de littérature française pour l'ensemble de son œuvre. L'année suivante, le conseil communal de Thuin décide de donner le nom de Maurice des Ombiaux à une rue de la cité. L'écrivain est reçu officiellement par la municipalité lors d'une séance académique au cours de laquelle Jules Destrée rappelle leur jeunesse et leurs débuts littéraires. À cette occasion, Jean de la Biesmelle, un poète local, et quelques admirateurs fondent l'Association des amis de Maurice des Ombiaux. Après bien des tribulations, celle-ci est toujours en activité et ses membres, dont le nombre est limité à vingt, se réunissent trois ou quatre fois l'an.

Dès cette inauguration thudinienne, beaucoup de localités ne veulent pas être en reste. À Schaerbeek, Anderlecht, Anderlues, Namur, puis à Beauraing, on inaugure des rues ou avenues portant le nom de l'écrivain. Dans sa cité natale, on appose une plaque commémorative sur la maison où il vit le jour. Chaque fois, cela donne lieu à de grandes manifestations officielles et populaires. On recommence d'ailleurs à Thuin où, en 1938, on inaugure un monument à la gloire du «prince des conteurs wallons». Dans la foulée, les autorités bourguignonnes le sacrent aussi citoyen d'honneur de Nuits-Saint-Georges et de Meursault. On inaugure aussi à Nuits un monument portant l'inscription lapidaire : «À Maurice des Ombiaux,

chantre du génie bourguignon.» À la même époque, les Chevaliers du Tastevin l'intronise «Grand officier de la confrérie».

Mais voici la Seconde Guerre mondiale. Ces temps troublés sont très durs pour des Ombiaux qui, malgré l'âge venant, tente encore de produire chaque année sa vendange littéraire. Hélas, il a perdu son allant et, il faut l'avouer, son talent. Bien de ses pages d'alors relève du journalisme, voire de la cacographie. Pour survivre, il doit vendre une grande partie de sa bibliothèque, de ses manuscrits et de ses tableaux. Ceux-ci, peints depuis des années sont des pochades naïves représentant, pour la plupart des coins de Wallonie. Pour échapper à la misère, il se fait démarcheur en vins et en cigares. Il sollicite même et obtient un poste de correspondant de guerre, ce qui l'oblige à de longs et fastidieux déplacements. Les soucis de l'occupation — car, contrairement à ce qu'on a parfois écrit, des Ombiaux ne s'est pas réfugié aux États-Unis — et surtout sa santé chancelante l'obligent à subir plusieurs interventions chirurgicales. Finis les banquets, les repas d'apparat, les honneurs. Maurice des Ombiaux décède misérablement, le 21 septembre 1943. Il est inhumé provisoirement à Paris dans le caveau d'un ami. Provisoirement car, en 1955, ses restes, comme il l'avait souhaité, seront ramenés à Thuin et placés dans le caveau de la famille.

On pourrait affirmer ainsi que la boucle est bouclée, que le souvenir de ce chantre de la joie de vivre s'est peu à peu effacé. Qu'on se détrompe! En 1968, pour célébrer le centenaire de la naissance de des Ombiaux, sont organisées à Thuin de grandes manifestations avec exposition, séances académiques, colloques, réalisation de films, promenades touristiques avec inauguration de plaques commémoratives dans divers sites ayant inspiré le romancier, vente de cigares aux bagues ornées de sujets rappelant la vie de l'auteur, même la recreation, par les cristalleries du Val-Saint-Lambert, d'une série de verres dont des Ombiaux avait dessiné le galbe au début des années trente.

Plusieurs travaux universitaires ont aussi été consacrés à l'auteur. Déjà, en 1949, une chercheuse américaine, Jeanne Horbach, de l'Université d'Utah, rédige un mémoire pour l'obtention du grade Master of Arts. Il est titré *Maurice des Ombiaux, romancier et essayiste*. En 1972, Danielle Courtois, étudiante à l'Université catholique de Louvain travaille sous la direction du professeur André Goosse pour

l'obtention de son grade de licenciée en philologie romane. Elle étudie le vocabulaire de des Ombiaux. C'est un travail intéressant de deux cents pages consacré au recensement des wallonismes, belgicisms et mots du folklore trouvés dans des romans dont l'action se déroule dans l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Sur un autre plan, depuis plusieurs décennies, le secteur Horeca ainsi que l'École d'hôtellerie de Namur organisent le concours culinaire Maurice des Ombiaux. Les épreuves sont dotées de nombreux prix. Voici quelques années, il fut demandé aux concurrents de préparer une matelote d'anguilles et une gibelotte. Ces mets devaient être accompagnés de vins idoines.

Maintenant, chers consœurs et confrères, si l'appétit est là, vous pouvez non seulement imaginer vous mettre à table, mais surtout, dans les prochains jours, tout en dégustant un verre de bordeaux ou de bourgogne, parcourir quelques pages de des Ombiaux, cet écrivain touche à tout qui aimait sa région natale, la bonne chère et, surtout, d'une manière trop appuyée, hélas, les honneurs, voire une certaine adulation.

Copyright © 2007 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à indiquer :**

Roger Foulon, *Autour de Maurice des Ombiaux* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2007. Disponible sur :

<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/foulon130107.pdf>>